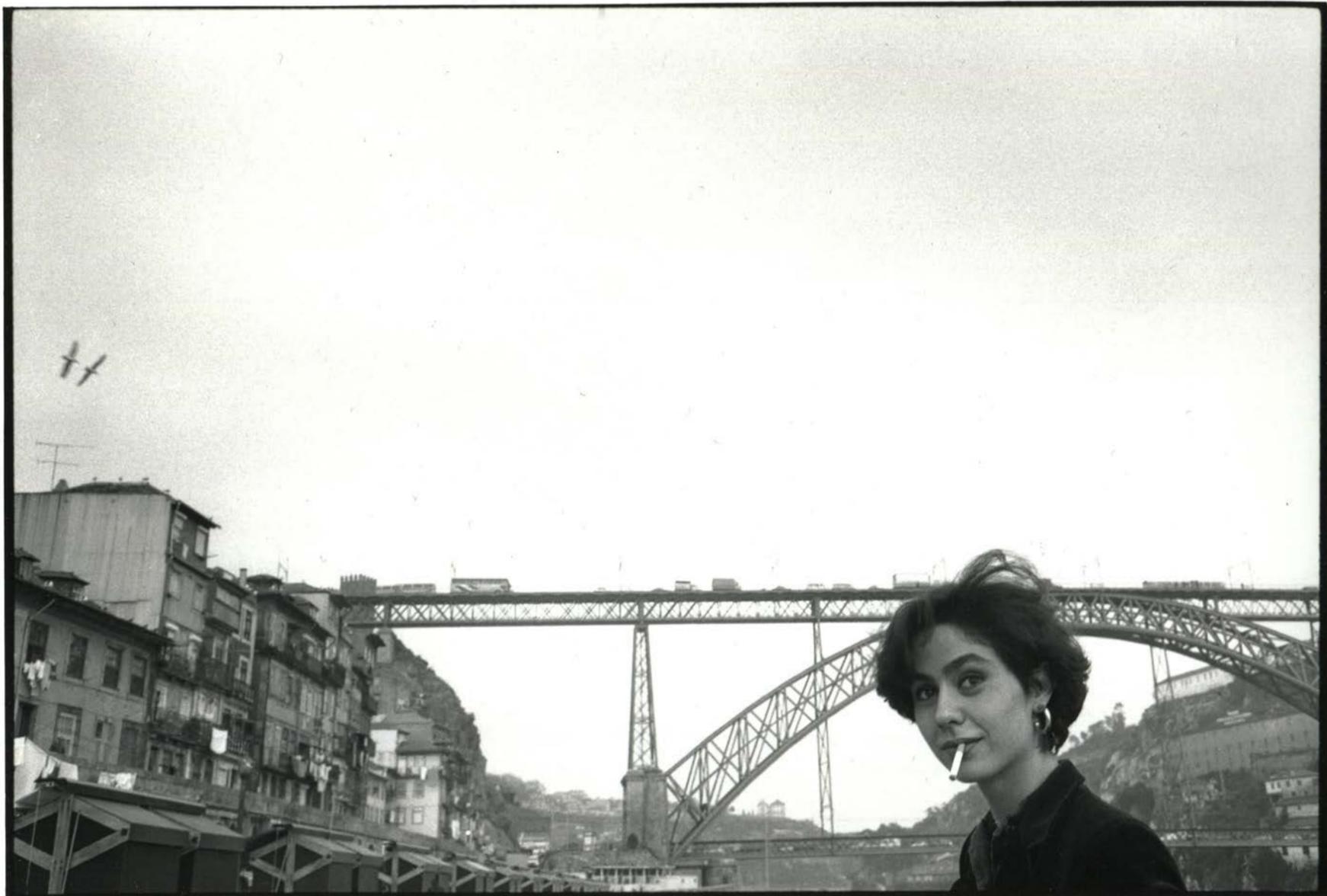


le persil

Journal inédit, le persil est à la fois parole et silence. Ce numéro double contient des inédits de Marius Daniel Popescu, des textes d'étudiants du Gymnase de la Cité et des photographies d'Yves Leresche. Il coûte :

10 CHF ou 7 Euros



©Yves Leresche

A l'orée de l'été 2012, au Gymnase de la Cité, des élèves et des maîtres se sont réunis sans aucune obligation. Durant trois jours, ils se sont retrouvés dans une salle de classe n'appelant aucun cours, ne convoquant aucune évaluation. Assis sur les mêmes bancs qui avant les séparaient, avec un seul but : écrire !

Mus par le désir d'évoquer, de lire, d'expérimenter la poésie, ils se sont laissés guider par la main de l'écrivain Marius Daniel Popescu. Aussi, matinée, après-midi, lecture et écriture se sont enchaînées. Des textes d'auteur, des textes-ouvrirs qui peu à peu se sont mis à résonner, insufflant une timide envie d'écrire et des textes furent écrits. Pendant trois jours, les uns et les autres se sont pris au jeu, offrant leurs pages, se prêtant à la lecture et à l'écoute de chacun.

Ce qui se passa aux premiers jours de l'été 2012 au Gymnase de la Cité fut une expérience inédite pour ces élèves et leurs

maîtres accompagnants. Les thèmes suscitent réflexion, lecture et relecture, échange dans une ambiance détendue. Les premiers pas restent timides, quelques peu fragiles, convenus, puis l'écriture se libère, les formes de

atelier d'écriture

une expérience inédite

viennent plus personnelles. Divers et variés, comme les facettes multiples du banal magique de notre monde qu'il s'agit de révéler.

Car c'est bien ici que réside l'enjeu majeur de l'écriture : l'appropriation du monde. Dépasser ses peurs, acquérir par la pratique de l'écriture, par le voisinage avec les idées, par le labeur que coûte la recherche de l'expression juste, une familiarité avec la

littérature, qui inopinément se donne, alors que l'instant d'avant, lointaine et emmurée dans sa tour d'ivoire, effrayait. Écrire soudain mène à lire. Écrire conduit alors à se connaître et connaître le monde. Écrire permet d'éprouver et partager ses émotions.

L'expérience réalisée au Gymnase de la Cité a permis la rédaction de textes d'élèves que les lecteurs du *Persil* vont pouvoir découvrir. Ce sont ces textes bruts, des productions que les élèves peuvent pleinement revendiquer. Aucune retouche visant à les corriger, juste parfois quelques conseils pour ouvrir une écriture par trop figée qui ne demandait qu'à germer, à s'épanouir. Espérons que la reconduction de cet Atelier d'Écriture à la Cité l'an prochain permettra à plus de jeunes gens d'exprimer avec les mots leur appétence de la vie.

**Dominique Brand
Natacha Chimienti Carreira
Rahmouna Cuhe**

Le premier message du jour est pour toi « Gros bisous et bonne journée ! », je t'écris et je t'envoie avec mon téléphone portable, à 6 heures 31, tu me réponds à 9 heures 29 « Plein de bisous à toi ! Bon travail ! » et je t'informe « Pas de travail aujourd'hui, j'ai très mal aux dents, je vais chez le dentiste, j'ai la joue gauche qui commence à gonfler, j'écris un poème d'amour avec toi, j'ai appelé mon chef et je lui ai dit que je suis malade et amoureux jusqu'à nouvel avis » ; tu me réponds tout de suite « Je pense bien à toi, ça peut être très douloureux et surtout très cher à soigner ! Mais j'espère bien que le dentiste te sermonnera un peu et te convaincra de prendre de bonnes habitudes. Je t'embrasse fort sur ta joue, celle qui fait pas mal ! » et je ne suis pas content du tout de ce que tu dis, je te communique « Il faut m'embrasser sur la joue qui fait mal, putain de mal aux dents ! », tu as le dernier mot, tu me dis « Sur la joue qui fait mal, des bisous pas trop appuyés, pour pas augmenter la douleur ! » et je rigole et je sens que je ne peux pas rire comme il faut et je te dis mon dernier mot à moi : « Jongleuse ! ».

– *trois inédits* –

bac à sable et balançoires

Marius Daniel Popescu

Tu colles l'affiche sur laquelle est photographiée une jeune femme aux cheveux longs, elle pose devant la vitrine d'une bijouterie, elle est debout et on voit son manteau rouge qui lui descend jusqu'au genoux, elle sourit et tu mets cette affiche sur l'un des cinq panneaux qui se trouvent l'un à côté de l'autre, sur le trottoir proche de l'abri de bus, à la place Chauderon. Tu te dis que la publicité suit les saisons, la femme de l'affiche présente un habit pour l'automne, tu te penches vers la droite, tu poses par terre la vieille affiche sur laquelle il y a la photo géante d'un nouveau type de téléphone portable, tu te remets droit et tu la vois en face de toi, elle te dit « bonjour, tu es toujours colleurs d'affiches ?! Je vais à la banque, je veux ouvrir un nouveau compte, je veux m'acheter une maison dans le pays, une toute petite, il me faut d'abord acheter le terrain, je veux un terrain de mille mètres carrés, ça fait combien sur combien, mille mètres carrés ?! ». Tu réfléchis à sa question, tu veux lui dire

d'abord « bonjour », elle continue à te parler « je ne veux pas aller dans un quartier qui n'est pas comme il faut, j'ai appris que maintenant les prix baissent beaucoup pour les terrains de là-bas, il y a une grande crise chez eux, je veux mon terrain dans un quartier ou il n'y a pas de tziganes, je ne veux pas non plus trouver un terrain dans un quartier pauvre, je veux acheter quelque chose dans ces beaux quartiers ou il n'y a que des villas de gens comme il faut, j'ai pas beaucoup d'argent mais je cherche mon terrain pour une petite maison que je vais faire construire, trois pièces seulement, avec véranda et plusieurs balcons, une petite maison mais une chic maison et avec plein de charme, si j'étais plus jeune je ferais volontiers la pute pour gagner beaucoup d'argent, j'ai presque soixante ans et plus aucun mec ne veut baiser avec moi, les hommes ne couchent plus avec moi même si je les paye pour qu'ils m'enfilent, tu ne veux pas venir avec moi en Grèce, on va là-bas les deux pour une semaine ou dix jours,

il y a la crise aussi là-bas et c'est pas cher du tout les vacances, je ne peux pas faire la pute comme des milliers de mes concitoyennes, j'aurais dû commencer à faire la pute beaucoup plus tôt, quand je suis venue dans ce pays il y a trente ans, ça fait vingt ans que je gagne ma vie en faisant des repassages chez les gens, je fais un peu de ménages et j'ai une rente de l'assurance invalidité, dans notre pays les prix baissent sans arrêt maintenant, tu as envie de t'acheter un terrain là-bas ?! réfléchis bien et viens avec moi en Grèce, tu as de l'argent, tu travailles depuis longtemps à coller tes affiches, je te vois souvent en ville en train de faire ton boulot, j'ai des yeux et je regarde les autres, je sais que tu ne t'emmerdes pas comme moi, allez, vas-y, décide-toi pour venir avec moi, j'ai personne pour aller en Grèce, salut, au revoir, je suis pressée, il faut que j'ouvre un nouveau compte à la banque, tu me diras la prochaine fois ».

MDP

Tu es dans cette ville depuis presque trois ans et il te reste encore une année avant les épreuves de baccalauréat, tu as une chambre à toi dans un appartement de quatre pièces qui appartient à un couple de fonctionnaires que ta mère avait connu pendant ses études universitaires et qu'elle a prié de t'héberger pendant tes deux dernières années de lycée. A presque deux cents kilomètres de la ville de ton enfance, tu prépares ton entrée dans la vie des adultes, tu aimes beaucoup les mathématiques, tu travailles plusieurs heures par jour l'algèbre, la trigonométrie et la géométrie, tu vas à l'école du lundi au samedi et tu portes l'uniforme bleu marine des élèves du parti unique, avec une casquette réglementaire et un rectangle noir, en coton, cousu sur la manche gauche de ta veste, à mi-hauteur entre le coude et l'épaule, et sur lequel sont inscrits, en lettres jaunes, le nom de ton école et ton numéro de matricule.

Aujourd'hui, après les cours, tu as rendez-vous avec ta petite amie, elle étudie dans une classe parallèle, elle a une chambre à elle en ville, chez l'une de ses tantes, tu vas lui faire cadeau du livre qui parle de corsaires et de colonies espagnoles et anglaises, tu vas l'inviter à manger une glace dans la pâtisserie de son quartier, elle va te raconter plein d'histoires et aussi comment elle doit inscrire chaque jour les absences de ses collègues dans le registre de la classe ; elle va te parler de son frère et tu as

envie de la serrer dans tes bras et de l'embrasser sur la bouche et de lui mordre les lèvres, elle aime caresser tes cheveux et ta nuque et tes épaules.

Tu loges dans la chambre du fils de tes hôtes, il a quelques années de plus que toi et il est étudiant à l'Institut de Marine du pays, il veut devenir com-



mandant de navire, il revient à la maison seulement pendant les vacances, tu dors dans son lit et tu travailles à son bureau, tes draps et tes couvertures et ton duvet viennent de chez ta mère et tu veux réussir l'examen à l'Université, pour devenir ingénieur forestier.

Tu vis et tu études dans *le pays du parti unique*, tu prends tes repas

à la cantine du lycée, tu sors de ta chambre, tu veux aller aux toilettes et tu traverses le hall, tu t'arrêtes devant la porte du salon, tu frappes, deux fois, à cette porte, tu entends le « oui ! » de la femme qui t'héberge, tu entres, tu la vois dans un fauteuil, devant le poste de télé allumé, tu lui dis « excusez-moi, je

passé seulement pour aller à la salle de bains ! », elle te dit « pas de problème, tu peux venir voir les nouvelles avec nous, après tes leçons » :

« Notre Guide Suprême, Secrétaire Général du Parti Communiste, Président de la République et Commandant en Chef de nos Forces Armées, a effectué une visite officielle à Moscou où il a rencontré le Secrétaire Général du Parti Communiste de l'Union Soviétique et plusieurs de ses ministres ; la rencontre s'est déroulée sous le signe de la collaboration fraternelle entre nos peuples et plusieurs documents qui concernent le développement de notre lutte commune contre le capitalisme ont été signés.

La Chère Epouse de notre Guide Suprême, Académicienne et Présidente du Conseil des Ministres, a effectué une visite de tra-

vail dans la Fabrique de médicaments de la capitale ; tous les membres de la classe ouvrière de l'entreprise l'ont reçue avec l'immense amour et le plus grand respect qu'on lui doit pour ses travaux scientifiques et politiques. »

Marius Daniel Popescu

Deux impressions sur l'atelier



(...) L'atelier d'écriture consistait en deux activités plus ou moins distinctes.

L'une, générale, de découverte d'auteurs d'ici et d'ailleurs, dans le domaine de la poésie, de lectures à voix haute, donc de participation sur des œuvres, ainsi que des échanges et des discussions entre enseignants et élèves.

L'autre, plus concrète, de passage à l'acte, d'écriture, où chacun (adultes y compris) était invité à se promener dans les environs de la Cité, et à écrire sur un thème donné, certes, mais offrant une possibilité d'innovation et de liberté totale. (...)

Clarifions d'ailleurs de suite que cet atelier ne s'est pas inscrit dans un cadre « scolaire », contrairement à ce que certains réticents ont pu croire. Je

signifie par là qu'il n'était aucunement question d'analyse structurée, d'écriture académique et stricte, mais bien de nous introduire dans une relation intime et personnelle avec des auteurs d'origines diverses, de styles d'écriture variés, et de définir par la suite ce qui nous émerveillait, nous permettait d'éprouver quelque chose au plus profond de notre être, un sentiment qui nous prendrait au cœur, à la souche, et contre lequel nous ne pourrions rien que de nous laisser porter.

Des dizaines de textes ont été produits dans le cadre de cet atelier. Certains ont été lus à voix haute. L'émotion a été forte à quelques reprises. Le silence et la réflexion ont suivi plusieurs textes touchants où le bouleversement

était tel qu'on ne pouvait s'empêcher d'être gêné face à un cadeau dont la vérité du dévoilement déstabilisait notre idée de l'esthétique.

Cette rencontre a donc été bénéfique, elle nous a permis de faire la connaissance des uns et des autres, dans une atmosphère particulière où la correction n'avait pas sa place et où chacun a pu faire partager sa perception du monde.

Finissons par une phrase de M. Popescu, intéressant personnage que nous espérons revoir entre ces murs bientôt : « **Tout est poésie.** » Voilà qui nous suffit amplement (...).

Timothee



Dès que j'ai su que l'atelier d'écriture allait avoir lieu, je n'ai pas hésité une seconde : je me suis inscrite. Non seulement parce qu'on m'avait dit que contrairement aux cours normaux, il privilégierait l'émotion et la créativité, mais surtout parce que j'adore écrire ! Et j'ai effectivement ressenti ce côté, car je me suis sentie vraiment libre dans l'écriture ; je n'ai pas dû me préoccuper de censurer des sujets dits « tabous », car dans cet atelier, grâce à des organisateurs ouverts et passionnés – Marius Daniel Popescu, écrivain invité, Dominique Brand, Rahmouna Cuche et Natacha Chimienti – nous avons vraiment pu découvrir toutes sortes de styles de textes, allant de la poésie abstraite à la poésie réaliste, aux textes crus et érotiques, en passant même par des haïkus japonais et des poèmes de rock stars américaines. C'est cette diversité qui m'a plu, car en plus des découvertes, chacun de nous y trouve son compte et ses préférences.

Cependant, vu qu'il s'agit d'un atelier de poésie, l'accent a davantage été mis sur la forme que sur le contenu, c'est du moins mon impression. Même si j'aime que le texte sonne bien, j'aurais plutôt tendance à privilégier le sens profond. Mais j'ai ainsi pu apprendre des techniques pour faire ressortir davantage la beauté des sonorités.

Un autre point qui a dérangé certains, mais qui m'a tout à fait convenu, c'est la reconnaissance de la subjectivité des goûts ; aucun jugement n'a été porté sur les textes que nous écrivions, et cette absence de pression, à mon avis, a contribué à la liberté d'écrire.

J'affirme donc sans hésitation que si c'était à refaire, je n'hésiterais pas, vu que j'ai adoré cet atelier. Encore merci !

Delphine

Les thèmes de l'atelier

1. **Les techniciens du sacré ou le banal et l'écriture**
2. **Les mendiants**
3. **Quelques engagés**
4. **L'écriture du voyage**
5. **Les haïkus**
6. **Le moi ou l'artiste en portrait**

Les textes issus de ces thèmes ont été, pour le *Persil*, répartis en cinq chapitres : « Le métro », « Le mendiant », « Le moi et le portrait », « Textes libres » et « Le haïku ».

le mé tro

...est un lieu, c'est celui du voyage,
L'ombre d'un court instant, le monde au ralenti,

Atmosphère déroutante.

C'est le lieu qui nous prend, le théâtre émouvant,
Alors on le respire, cet air qui nous entoure,
Respiré dans le noir, la lumière de la scène,
La vie s'est arrêtée, seulement le bruit de lui,
Le bruit, il habite le corps et les jambes tremblent,
En face est immobile, elle se laisse emporter,
Dans ses yeux on le lit, c'est le vide qu'elle regarde,
Elle ne regarde pas, elle est perdue ailleurs,
Elle ne regarde rien, regard perdu dans l'univers nouveau,
Assis en face d'elle, nous sommes tous deux acteurs,
Acteurs malgré eux,
On pourrait penser, dire
« Ils ont l'air de jouer »
Ce n'est qu'une impression, les mots ne s'entendent plus,
Ecoute la musique, la musique du vide,
Chacun à sa façon, on s'échappe par lui.

Timothee Melly



Gare du Flon. Une minute avant l'entrée du métro en gare. Le signal lumineux s'affiche sur le tableau numérique, une icône représentant le véhicule clignote. Le train s'arrête, longue chenille bleue et blanche. Les portes s'ouvrent, vomissant un flot de fonctionnaires mal réveillés, de touristes bousculés, d'étudiants fatigués. Puis le courant s'inverse, les gens entrent et se pressent, la lumière rouge du signal de fermeture s'allume, un bip se fait entendre, la boîte à sardines se referme. Le départ brusque fait vaciller les silhouettes humaines. Accrochée à la barre transversale métallique, ballottée aussi bien par les rythmes musicaux du groupe Iron Maiden diffusés dans mes écouteurs que par les brusques virages du métro, j'observe. Les couleurs bigarrées, mal assorties de cette foule, les visages, parfois déjà aperçus dans la rue, laids ou beaux, jeunes et vieux. Mais très vite je me lasse de cette cacophonie visuelle. Je me focalise. Le métro c'est des odeurs, la senteur de la cigarette que le monsieur de gauche a fumée avant de monter, le parfum cocoté de la poule aux ongles vernis à côté de moi, puis une fragrance plus agréable dans mon dos, une jeune fille porte le Black XS de Paco Rabanne. Un homme bazané est appuyé contre la porte, dégageant une odeur de curry épicé que sa femme

du Flon à Bessière

lui a sans doute préparé le soir avant. Certains boivent leur café, d'autres transpirent. Les odeurs se mêlent et s'entremêlent. A nouveau les passagers sont bousculés. Riponne-Maurice Béjart. Les portes s'ouvrent et le ballet des stations de métro recommence, le temps que de nouveaux voyageurs viennent remplacer ceux qui sont sortis. Appareils photos autour du cou, pulls rose ou vert flashy, petites tailles, sourires et adorable démarche de pingouin, un groupe de touristes japonais fait son entrée. Le métro repart, surpris, les Nippons sont renversés, comme de petits dominos. Je les rattrape et leur souris chaleureusement, amusée en entendant les « Gomen-nasai, gomen-nasai » gênés de ces derniers. Une brève conversation s'ensuit en anglais, puis la voix mécanique du haut-parleur me rappelle que je suis arrivée à destination : Bessière ! Les portes s'ouvrent, je joue des coudes pour me tailler un passage vers la sortie, avaler goulûment l'air frais, échapper à cette fournaise humaine aux senteurs bestiales. Le métro s'en va, je reste seule sur le quai dans la fraîche matinée, loin du bruit et des odeurs, de la chaleur et des bousculades, loin de ces éclats de vie que je côtoie.

Kaiyou





odeur de Paris

7h40 Lausanne-gare quai embarquement
bagages bousculade sièges attente
départ sommeil train et train-train
ennuis rail balancement fenêtre
poteaux champs forêts défilé

Odeur de café froid
Odeur de train bondé
Odeur de solitude

gare arrivée terminus délivrance
descente bitumes valises foule
pressé escalier sortir et vite
plan carte renseignement hôtel
métro station Père-Lachaise arrivée

Odeur de ville
Odeur de fumée
Odeur de grisaille

nouvelles connaissances discussions intérêts
entente sourires amitié naissante
organisation partage même chambre et installation
regroupement départ métro Etoile
tour de fer pluie froid ville nouvelle

Odeur de bonheur
Odeur d'amitié
Odeur de pluie

musée exposition sauvage culturel
guide explication découverte colonialisme
sortie pluie battante et parapluie
arc grande rue phares de voiture
avenue boulevard visite restauration





©Yves Leresche

Odeur de pavé mouillé
Odeur de repas partagé
Odeur de simplicité

lendemain réveil difficile déjeuner
métro voyage nouvelle destination
foule touristique file et palais
doré royal impressionnants jardins
immense lit plumé marbres

Odeur de poussière
Odeur de grandeur oubliée
Odeur d'histoire

retour jardin orthogonale fontaine
Orangerie Monnet Nymphéa Picasso
fumée grande place incendie et panique
débandade ignorance inquiétude
pyramide de verre touristes vendeurs

Odeur de génie
Odeur de brûlé
Odeur de roussi

marche musique Seine Vie en rose
faim recherche quartier des Halles
shopping ruelles magasins et boutiques
restaurant Céleste Gourmand cuisine chinoise
épicerie maux de ventre fatigue douleur

Odeur d'oseille
Odeur de poulet sauté
Odeur de sommeil

chambre malade toilettes cuvette
insomnie douleur épuisement indigestion
nuit difficile fatigue et manque de sommeil
lève-tôt Molière parcours guidé
comédie Lafayette onéreux cimetière

Odeur de maladie
Odeur de la ville
Odeur de Paris

Kayou





©Yves Leresche

////// la même direction ////

Le bus s'arrête. Tout le monde se bouscule pour être le premier à en sortir. Malgré mes écouteurs réglés au son : réacteur d'avion, j'arrive quand même à entendre les cris des gamins.

Je sors enfin du bus et me fraie un chemin dans la masse compacte devant le bus en donnant des coups d'épaule afin de pouvoir me diriger vers la rame du métro. J'évite le premier métro pour ne pas avoir à supporter le plus de gens possible et me dirige vers la zone fumeur. Je m'allume une cigarette préalablement roulée dans le bus et y tire de larges bouffées.

Le métro arrive. Je m'écarte des portes pour laisser les gens sortir et me désolé

de voir qu'à peine sont-elles ouvertes, tout le monde se presse à l'intérieur du métro comme les barbares couraient sur l'ennemi, la hache à la main.

Dedans, c'est la course à celui qui arrivera à s'asseoir. Je peste intérieurement sur les gamins qui s'assoient et ne laissent pas la place aux personnes âgées. J'en attrape un et l'écarte d'une place assise afin de laisser une vieille dame s'y poser. Elle me remercie, il m'agresse du regard. Je lui rends son regard, il baisse les yeux.

Je m'amuse à regarder les mines déconfites et matinales des pendulaires. Je rigole jusqu'à ce que je voie mon visage dans la vitre du métro. Là, je m'arrête de rire.

Tout le monde somnole, dort. Tous semblent les mêmes, asexués. Toutes ces personnes, ensemble, forment une masse. Une ombre informe, immobile, incolore. Tout est le même. Même odeur rance. Même couleur pâle, grisâtre. Même bruit bourdonnant, insupportable.

Des gens montent et descendent, alors que tous, nous allons dans la même direction : métro, boulot/cours, la tombe.

Seth

métro sauvage

2000 mille ans de civilisation pour rien
Le train-train quotidien revient

Les portes du métro s'ouvrent, béantes
Vomissant un flot de personnes grouillantes

2000 mille ans de civilisation pour rien
Le train-train quotidien revient

La bousculade pour rentrer
L'instinct de se planquer dans un terrier

2000 mille ans de civilisation pour rien
Le train-train quotidien revient

L'esprit des gnous en migration
Vivement la prochaine station

2000 mille ans de civilisation pour rien
Le train-train quotidien revient

La petite dame en rouge, elle râle, je la connais bien
Toujours elle grogne et elle boitille
Mais la voilà entourée d'un groupe de chipies
Elles la critiquent, elles aussi elles râlent
Trois contre une, la discussion s'emballe
C'est pas correct, c'est sauvage
De s'en prendre à une dame de cet âge
Je m'indigne, je veux intervenir, j'interviens...
Non. C'est un nouvel arrêt, la prochaine station
Les gnous reprennent leur migration

Le train-train quotidien passe et revient
Tel le métro que rien ne retient

2000 mille ans de civilisation pour rien
Le train-train quotidien revient.

Laurène Glardon



le men diant

Je me promène dans la rue, pensive, un peu pressée, mais pas trop. Je pense à mes petits tracas de tous les jours.

Un petit cliquetis me tire tout à coup de mes réflexions. Une femme, sans âge, vêtue d'une longue jupe informe, s'avance vers moi, armée d'une béquille. Les pieds en canard, la tête pendante, elle me tend un gobelet en plastique blanc où tintent quelques piécettes. Encore absorbée par mes pensées, je passe tout droit c'est à peine si je lève la tête.

Un peu plus haut dans la rue, le même cliquetis : cette fois je lève les yeux. C'est la même mendiante. Pas la même personne, c'est sûr, mais la même mendiante. Habillée de la même jupe, elle boite vers moi, la nuque inclinée. Armée de la même béquille, du même gobelet avec les mêmes piécettes qui tintent, elle m'adresse un « s'iiiiil vooous plaît » apitoyant. Tout ce que je trouve à lui répondre, c'est que je n'ai pas de monnaie puis je presse le pas, je passe mon chemin.

C'est honteusement que je repense à ma réplique, je n'aime pas mentir. Pourtant je l'ai fait et je me dis que si je ne l'avais pas fait, si je ne le faisais pas

devant chaque gobelet en plastique qu'on m'agite fiévreusement sous le nez, c'est moi qui finirais un gobelet à la main. Bon, d'accord c'est un peu exagéré et je ne suis en tout cas pas à plaindre.

Pour avoir l'habitude de m'asseoir par terre, juste comme ça, je connais les regards méprisants des passants. Et je me dis qu'eux qui sont dans la rue, armés de béquilles et de pancartes sont sûrement à plaindre. J'ai pitié pour eux. Cependant, quand ces dites pancartes me signalent que son propriétaire a faim, il y a quelque chose qui me chiffonne. Si je propose de partager mon repas avec cet homme recroquevillé contre un mur et que celui-ci ne veut que de nouvelles piécettes à faire tinter avec les autres, j'ai plus de peine à m'apitoyer sur son sort.

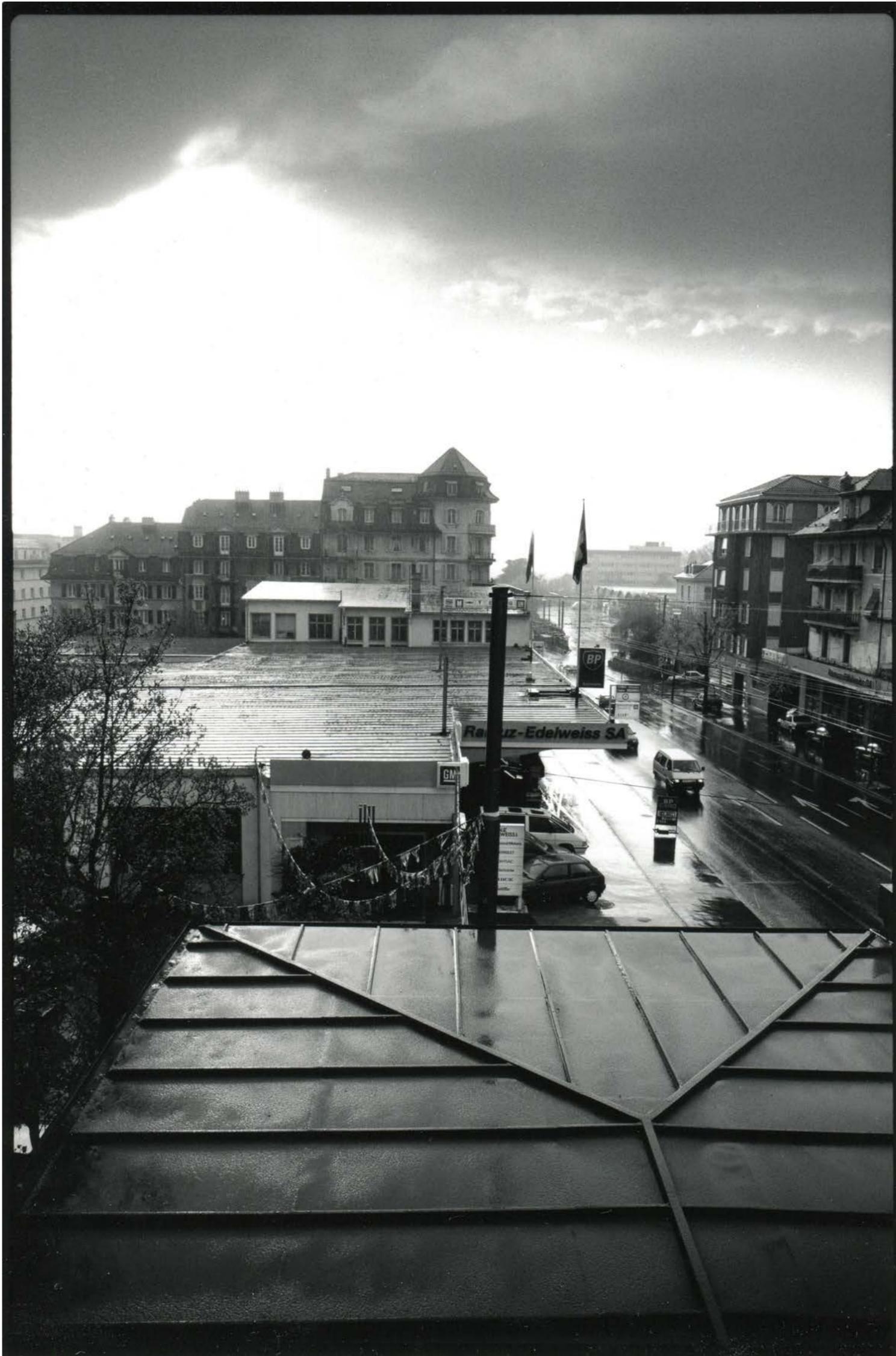
J'ai voyagé, je suis jeune mais j'ai vu le monde, enfin déjà un peu. Mais si j'ai vu le monde, j'ai aussi vu la misère. Et la misère me semble plus misérable sous les ponts de Delhi, sur les routes d'Inde ou de Tunisie ou encore sur les chantiers d'Egypte que dans nos petites rues de chez nous.

Alors est-ce que les quelques piécettes qui auraient tinté dans ce gobelet si je les y avais mises auraient pu changer quelque chose à la misère dans le monde ?

Je m'interroge.

Je doute.

Laurène Glardon



mendier c'est offrir un miroir

Ces normes que l'on s'invente par égoïsme... Par peur. Cette société bâtie des lambeaux de notre intégrité, sur le bastion de notre liberté, l'étouffant, la rasant. C'est cette société, c'est elle qui fomentent notre vie, la polit et la ternit, comme des éclats de verre lisses, polis, informes.

Que voulez-vous ? Réussite, intelligence, popularité, richesse ; la belle affaire ! C'est cette recherche de prestige qui nous guide, nous élève et nous fait exister.

Et pourtant, ne vous détrompez pas : elle nous tue. Si d'aucuns s'y adaptent et s'octroient l'illusion ou la véracité du bonheur, d'autres finissent broyés. Broyés par la pression, les attentes jamais remplies, diluées quelque part dans l'utopie que l'on se fait du bonheur.

Ces gens-là, où sont-ils ? On ne les voit pas, ou plutôt si, mais jamais vraiment. Ces gens-là, ils se sont perdus au détour d'une vie, oui, ces gens-là, la vie les a vomis dans la cassure d'un son dévié, dans l'éclat brisé d'un bac raté, dans l'ébréchure d'un cœur dépecé ou d'une réalité en laquelle personne ne voit plus qu'une lubie.

Oui, ces gens-là se sont perdus. Mais qui sont-ils, eux qui ont osé défier le système... Ou en ont été écrasés ?

Certains errent dans les rues, en quête de l'essentiel pour subsister, méprisés de la masse. Et une fois embourbé bas, comment espérer remonter ? Les regards tuent l'estime, le jugement mine la confiance et anéantit peu à peu l'être.

Tous vous les regardez, de loin, de haut, et pourtant, ne sont-ils pas la partie visible de l'iceberg qui constitue l'aberration de la société... De la *vie* ?

Car mendier, n'est-ce pas la preuve la plus révélatrice que l'on s'est perdu et que l'on n'est plus à même de remonter ? Mendier un sou, mendier l'ombre d'un sourire, mendier la libération d'un câlin.

Mais regardez-vous, regardons-nous, ne sommes-nous pas tous brisés quelque part, tout du moins marqués par les stries de la fêlure ? Seulement, nos blessures, personne ne les voit. Nous cachons, eux ne dissimulent pas.

Pourquoi nous répugnent-ils tant, où résident donc nos craintes, nous qui sommes si forts, enrobés dans le voile de l'assurance ? Oui, qu'y a-t-il à craindre, sinon nos propres échecs ? Car les mendiants, ne sont-ils pas la preuve vivante et provocante qui, sans un mot, nous crache à la figure les failles de notre système, celles de la société, cette grande injustice qui pénètre chaque parcelle de notre être ?

Alors nous préférons les envoyer loin, nous préférons nous mentir et ne plus voir.

Ne plus penser.

Oublier.

Le monde est beau.

N'est-ce pas ?

Delphine Montial

////// statues vivantes ////

Dans les rues brumeuses et fraîches de la ville, au point du jour, des silhouettes sans nom et sans visage se tiennent, immobiles, à genoux sur les pavés.

La tête baissée, elles attendent. Elles attendent le bon vouloir des passants, la résonance d'une petite pièce de monnaie dans le gobelet de plastique blanc posé devant elles.

Qui sont-elles ? Ces ombres, presque fantomatiques que l'on oublie parfois dans le soleil brillant d'un après-midi de juin. D'où viennent-elles ? Comment en sont-elles arrivées ici ?

Bien des questions qui restent souvent sans réponse. Pourquoi ? La peur ? Le refus ? La haine ? L'indifférence ? Nous n'osons pas nous approcher d'elles pour leur parler. Peut-être que nous craignons qu'au milieu de notre journée si bien commencée la pauvreté se révèle à nos yeux, que notre futur paraisse plus incertain que jamais. Et si nous étions

à leur place ? Figés dans l'attente, à la merci de la misère ? Entre notre lit douillet et les bons repas chauds, le rappel de cette pauvreté cruelle nous fait frémir. Nous aimerions l'oublier, mais elle est là, pareille à la mort, elle nous guette et personne ne peut prédire quand elle nous tombera dessus, dissonance irrésolue, imparfaitement masquée par nos mensonges et nos feintes.

On aimerait leur tendre la main, les aider, mais les préjugés, parfois justifiés, reviennent gifler notre compassion. « Ils travaillent pour la mafia ! », « Ne lui donne rien, il s'en servira pour s'acheter des clopes », « Ils font fuir les touristes », « Il existe déjà des centres d'aide, ils n'ont qu'à y aller ».....

Leur attitude choque parfois, comme cette femme qui dédaigne le sandwich qu'on lui offre ou cet homme qui refuse l'aumône parce qu'elle comporte des pièces de cinq centimes qui, d'après

lui, portent malheur. Certains ne lèvent pas les yeux, se contentant de juger ce qu'ils ont reçu, marmonnant un vague charabia, incompréhensible au donateur.

Mais d'autres, d'autres offrent un sourire joyeux et reconnaissant, remerciant d'une chaleureuse poignée de main la générosité, même petite, d'un enfant qui a donné ses deux francs de la semaine.

La glace fond face à cette bouffée de chaleur humaine, qui apporte également la joie à celui qui s'est baissé pour donner ce qu'il avait.

On dit que parfois un sourire vaut mieux que les mots, mais c'est aussi le plus beau cadeau que l'on puisse se faire entre inconnus, un bref moment de communion, de solidarité, d'humanité, peut-être même le début d'une amitié.

Kaiyou



ment-dicité

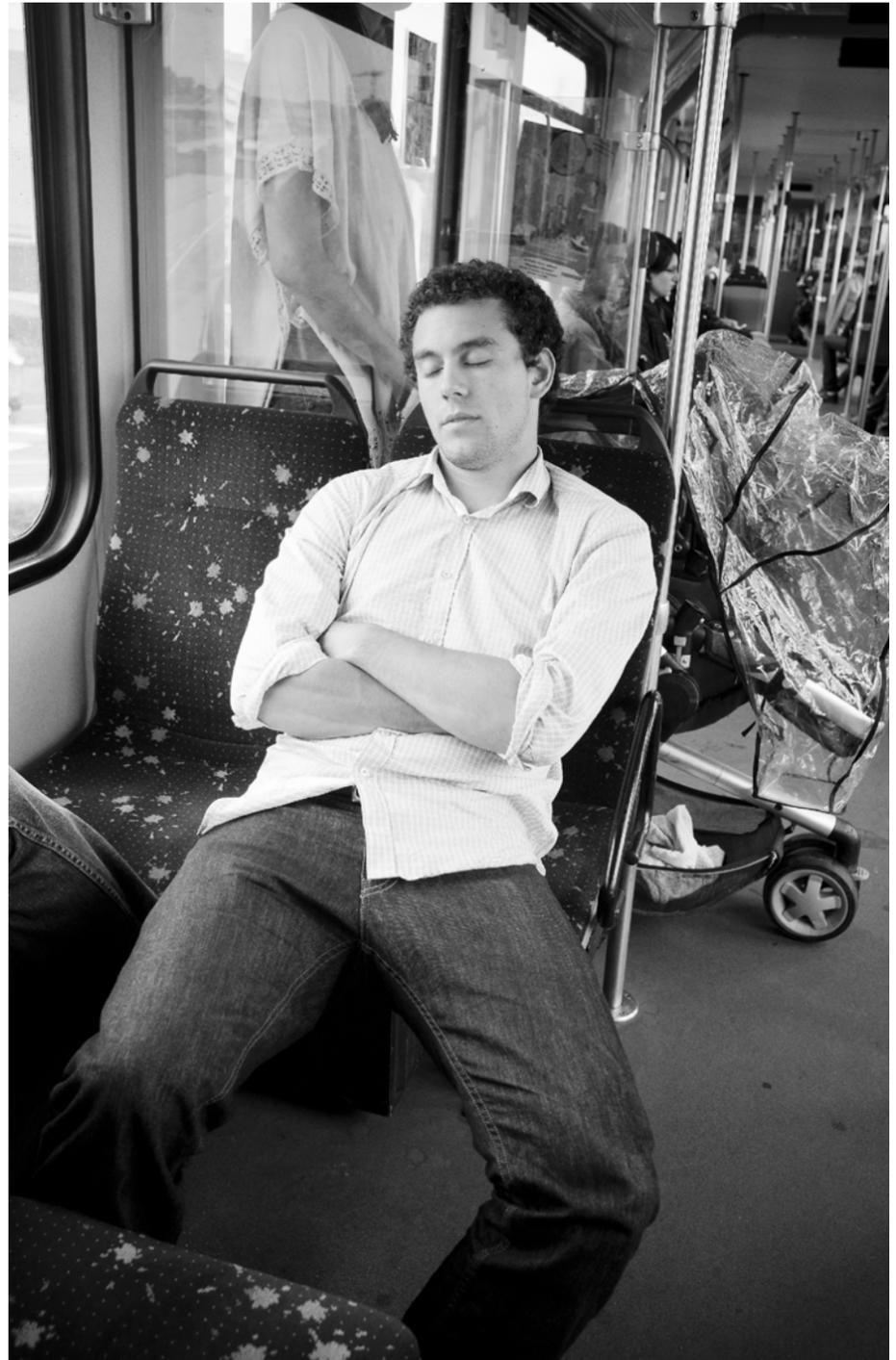
Ils disent que ça les exaspère
De voir des mendiants leur demander une pièce ou deux.
Ils disent que mendier c'est mal.
Que ça rend notre ville laide
Que ça repousse.
Ils disent qu'il faut prendre des mesures
Les chasser, les garder, faire quelque chose.

Ils disent, et on écoute.
On donne notre opinion, on change de sujet.
Conviction et gêne s'entremêlent.
Mais, au final, on détourne tous les yeux
Quand notre regard se pose sur eux.

Pourtant la solution est si évidente.

Agir et moins penser.
Aider et moins critiquer.
Partager pour communiquer.
Parce qu'on a tous un brin d'espoir à donner.

Julie Coq



©Yves Leresche



©Yves Leresche

rejet

Refus d'entendre, refus de voir
la souffrance qu'incarnent ces êtres sales.
Cette douleur qui souligne un monde différent,
un monde instable rempli d'injustices,
qui sépare richesse et pauvreté.

Que pouvons-nous faire nous êtres aisés,
pour vaincre l'inégalité ?
Certains luttent pour aider.
D'autres, en voyant les efforts de certains voués à l'échec,
préfèrent passer leur chemin et avancent dans ce monde égoïste.

Cristina Goretti

le mendiant

Douceur dans l'air il se promène

Au gré du vent le guide, de ces jours qui enchantent par leur simplicité

Il observe le monde

Les regards bienveillants d'un être détaché, sa démarche est légère

Rien ne semblait pouvoir, tout est paisible il voit

Il n'imaginait pas, rien ne peut altérer ne peut être troublé

Car vous vous persuadez

De vivre la vérité

La vérité trompée, la vérité

Dans les nuages

Déjà il s'en approche, une masse silencieuse

malheur ! pauvre garçon, déambule au hasard

Lourd que devient son corps, sa route est modifiée

il s'en est aperçu...

il détourne la tête, mais déjà est compris

Ce jour n'est plus un rêve

Ce jour n'est plus son rêve, il lui faut

affronter cette plainte douloureuse

Du courage il en faut, bouleversé mis à nu dans le bleu d'un regard

La peau de bois vieilli reflète la lumière, le soleil tape sur la nuque

La peau est rouge et le soleil tape

Et je laisse parler à l'intérieur il parle je

l'écoute et soudain

tout paraît évident

Garçon passe devant, il a choisi d'agir

« Bonjour » il lui a dit et il est reparti

Le ton était trouvé un ton de vérité

Et il n'a pas menti c'est l'autre qui répond

Le dilemme est ainsi qu'il faut chercher le vrai

C'était de prendre conscience, de l'autre car il existe,

Il lui avait offert c'est son plus beau cadeau,

Un cadeau de l'espoir, espoir d'égalité,

C'était la dignité



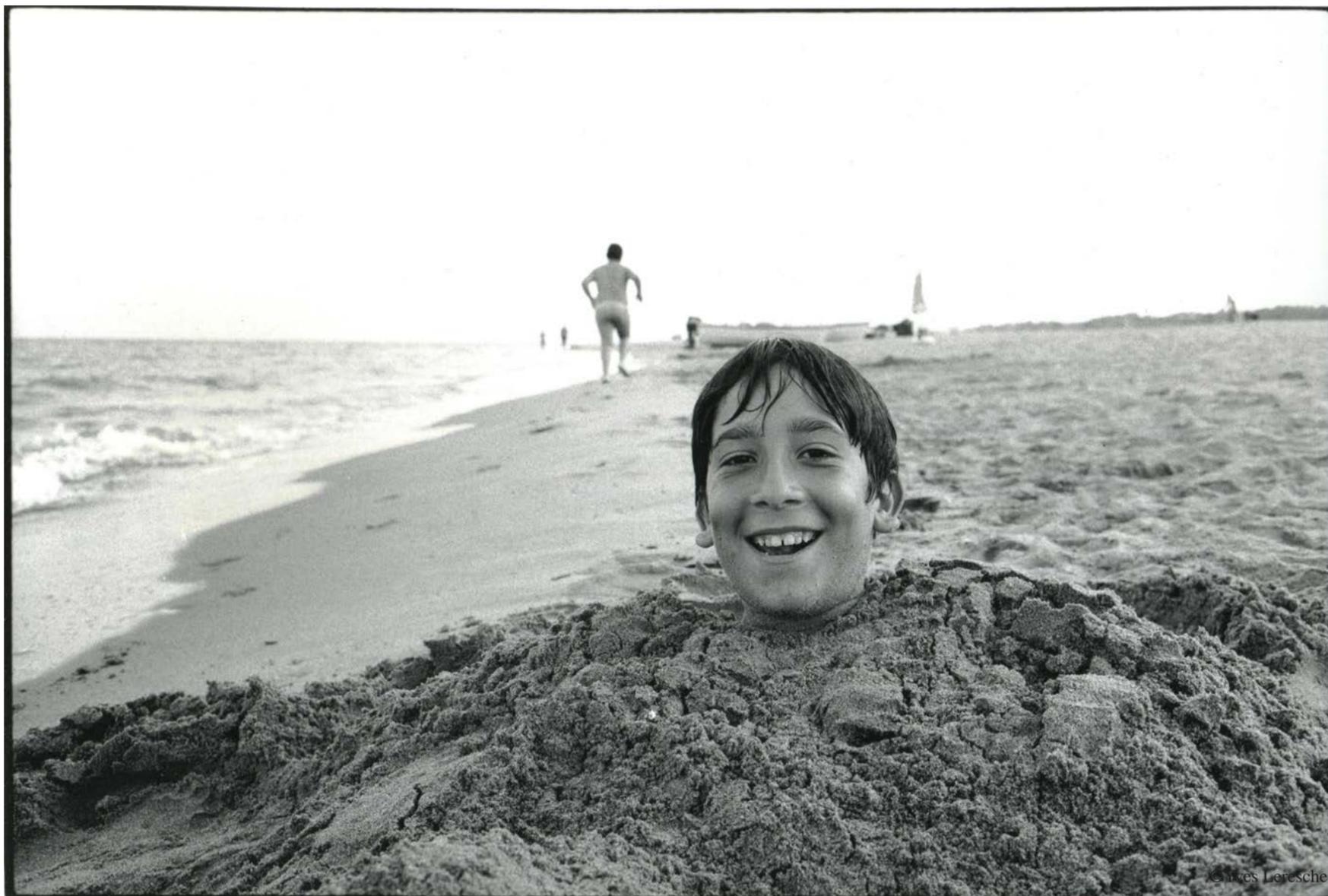
Timothee Melly

le moi et le portrait

toi

Impossible de te voir, impossible de t'entendre,
Malgré tout, je te sens.
Toi que j'aime et que je déteste.
Toi derrière qui je me cache.
Toi qui es belle et forte.
Toi qui, avec ta force, me réconfortes.
Moi, cette partie que je repousse.
Moi qui, pourtant, est bien présente.

Cristina Goretti



Qui suis-je ? Je suis moi. Moi qui ? Moi quoi ? Qu'est ce que je suis ? Une âme et un esprit, enfermés par une ligne, cette ligne s'appelle corps. Je suis donc une âme et un esprit dans un corps. Le corps est une limite. Elle emprisonne mon esprit et mon âme, elle lui donne des lois. Je ne peux donc avoir qu'une forme : celle de mon corps. Vraiment ? Alors qu'est ce que l'imagination ? C'est l'extension de mon esprit, sa manifestation en images. Quelles images ? Celles que je vois, avec mes yeux de l'esprit. Ce que je vois avec les yeux de mon corps n'est pas moi, c'est les autres, c'est le reste. Qu'est ce que les autres ? Les autres c'est quelque chose qui me ressemble, mais ce n'est pas moi. C'est aussi une âme et un esprit, dans un corps. Ames et esprits différents des miens, dans des corps différents du mien. Les autres peuvent voir de petits fragments de mon esprit par l'expression des images qui le forment. Ces images sont traduites en paroles, en comportement, en lettres ou en dessin. Le dessin. Qu'est ce que c'est ? C'est ce que je préfère, le moyen le plus pur pour moi de m'exprimer. Un dessin, qu'est ce que c'est ? C'est une ligne, une ligne qui

forme un corps. Mais ce corps n'est pas comme le mien, il n'a ni âme ni esprit propre, seulement un peu de mon âme et de mon esprit que je lui donne. Un dessin est donc une extension de moi, mais du moi sans le corps.

Moi ? Qui suis-je ? Je suis je, je suis elles. Elles c'est moi féminine et moi masculine. Moi douce et moi forte. Moi féminine est ce que la société et l'éducation ont formé. Elle est la structure qui me permet de communiquer avec les autres. Moi masculine est ce que la vie a forgé. Elle sert de socle à moi féminine et

moi

me permet de supporter les épreuves imposées par les autres. Océane, qu'est ce que c'est ? Océane c'est un jugement synthétique, c'est un mot que les autres ont donné, à mon corps mon âme et mon esprit, pour me différencier d'eux, en tant qu'individu. Est-ce qu'il existe plusieurs moi ? Oui, il y a le moi que je vois, le moi que mes parents voient, le moi que mes amis voient, le moi que chaque individu voit. Est-ce un moi différent ? Non, c'est le même moi, mais vu sous différents angles. Je suis moi.

X

Je n'ai pas eu une enfance difficile. J'ai grandi, bien entourée, dans la joie et l'amour de mes parents. Je suis devenue une jolie jeune femme, bien dans sa peau, qui croque la vie à pleines dents. Pourtant, je suis insatisfaite. Egoïste me direz-vous ? Non, réaliste et hypersensible. Oui, je vois, je perçois toute la souffrance qui m'entoure. Chaque fois que je vois quelqu'un se blesser, que ce soit un humain ou un animal, je ne peux m'empêcher de vouloir aider et si quelque chose tourne mal, je déprime facilement pour un long moment...

« Tu ne peux pas vivre ainsi. Le monde est rempli d'injustices, si tu souffres pour tout tu ne vivras plus ! » m'a dit un jour ma mère. J'ai également entendu dans un film une citation qui m'a vraiment touchée : « Si tu ne veux pas souffrir, ne cherche pas les réponses que tu ne veux pas savoir. » Sommes-nous donc obligés de vivre dans l'égoïsme pour être heureux ?

X

////// femme ////////////////////////////////////// que j'aime

Cadre de chevelure, son visage cadré

Cheveu noir cheveux sombres, peau blanche e(s)t la couleur de son lait

Il perle, je le presse

Son sein volcan pointu

Il s'étale sur le corps, la pureté de sa peau

La danse de ses hanches, cette douce présence

Le son de la flûte

Je souffle dedans et son visage sourit

Si évident pour moi, et pour elle et pour nous,

La chute du violon, le souvenir revient

Il n'était que caché, mais jamais emporté

Pour mieux se retrouver, on se retrouve

un jour,

Et pour elle et pour moi, il ne fait aucun doute,

Le présent est fragile

Les vides de ses plis, et les plis de ses rides

La valeur de son âme

Et quand elle me sourit, les odeurs d'un parfum

Les odeurs d'un foulard

Alors je sens venir du profond de mon cœur, une étrange douleur, la mémoire du passé

Et je revois son corps, ses cheveux visage creux

Carré parfait aussi

L'arrondi l'arrondi du sourire, le sourire aux yeux ils brillent

Quand elle me tend les bras, ils pleurent, et les pierres précieuses coulent...

La rosée du matin

Timothee Melly



mon petit Anglais

C'était il y a plusieurs années, c'était il n'y a pas si longtemps.

La place du village d'en dessous avait été refaite. Mais ça restait notre place, un peu plus moderne, un peu plus autrement. On y a passé des journées avec mon amie, à y jouer à n'y rien faire.

Il y avait aussi autre chose qui avait changé. C'était les voisins, ceux avec le grand jardin à côté de la place. Ils y avaient même un trampoline. Ces chauds après-midi de vacances d'été, on en a passé beaucoup, assises sur le muret, en dessus du grand jardin au trampoline. Ils avaient aussi beaucoup d'argent ces voisins, mais à notre âge, on ne s'en souciait guère. Ce qui nous intéressait, c'était leurs deux aînés. Des garçons de notre âge tout à fait charmants : le plus grand était blond, son frère d'un roux hors du commun, deux parfaits petits Anglais. D'ailleurs, on ne se comprend pas toujours, chacun baragouine des rudiments de l'autre langue.

Pourtant on s'aimait bien. Ils ne sont jamais venus sur la place et nous ne sommes jamais descendues dans leur jardin. Ils sautaient sur leur trampoline jusqu'à notre hauteur et on riait, on riait beaucoup ensemble. Le plus jeune, le rouquin me plaisait, je l'ai aimé, une de ces amourettes de gamins. Lui m'a carrément demandée en mariage, cette première demande, ça ne s'oublie pas.

Cependant, l'été touchait à sa fin les beaux jours ont passé, comme les beaux sentiments. Je ne l'ai plus revu mon petit Anglais, lui et sa famille, ils ont déménagé, je ne sais où.

C'était il y a plusieurs années, c'était il n'y a pas si longtemps.

Quelques années plus tard, une sortie entre amies, un arrêt de bus. Je monte, je regarde par la fenêtre. Là, de l'autre côté de la vitre, un jeune homme roux me fixe. Nos regards se croisent, on se reconnaît. Je voudrais descendre, sortir du bus, mais il démarre, laissant derrière lui une amourette de gamins devenus grands, un amour d'été qui n'est pas fait pour durer.

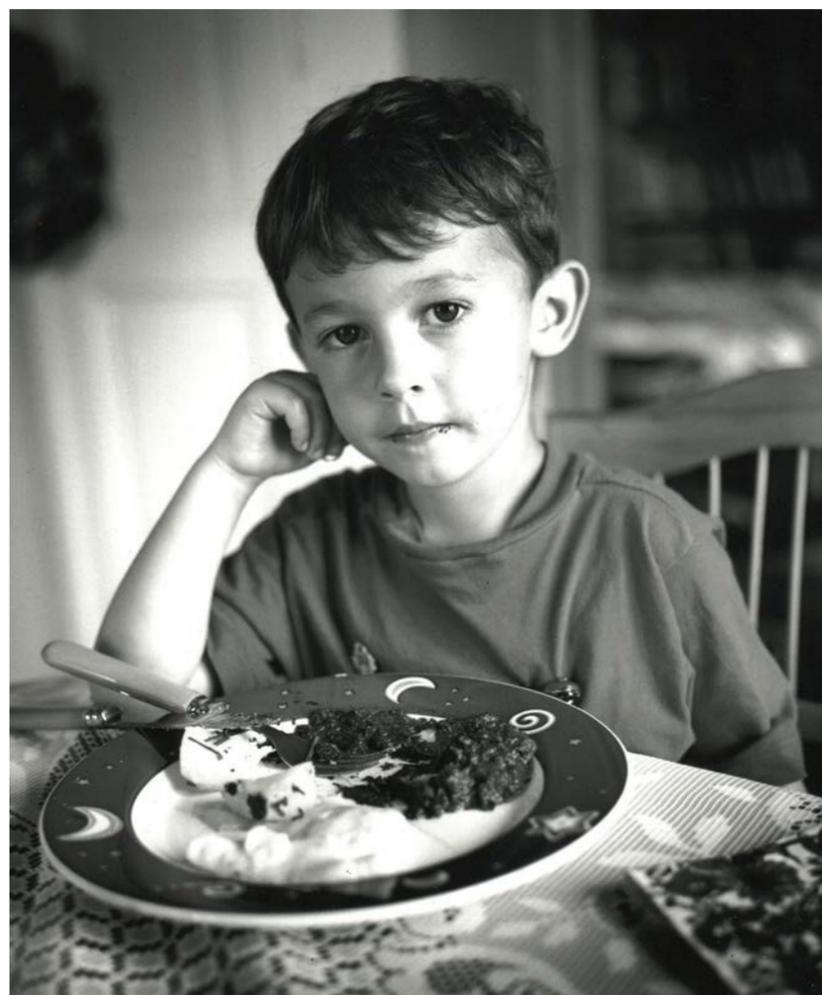
Laurène Glardon

ma soeur

Brin de femme au caractère bien trempé,
Elle dégage un parfum d'été.
Dans les moments durs elle est mon pilier,
Dans la joie son sourire ne cesse de briller.

Courage et force lui correspondent,
Pour moi prête à affronter le monde.
Sa bienveillance et sa protection m'entourent,
Un lien plus fort que tout, pour toujours.

Julie Coq



©Yves Leresche

moi ?

Naissance	problème de cœur	soignée	grandir	déménager
nouvelle école	intello	mise à part	bouc émissaire	rejetée
insultée	carapace	apparences	sauver mes amis	sauvée par mes amis
petit groupe	isolé	une lueur	l'accident	ma mère
prendre sa place	mère à 13 ans	la famille, que la famille		plus de vie sociale
ma mère guérit		retour au monde réel	utopies brisées	désillusions
renfermée	fausse moi	acceptation		abat les œillères !

Je ne suis pas malheureuse, je peux même prétendre au bonheur. On me décrit parfois comme souriante. Une apparence, une façade ou suis-je enfin la moi d'avant ? J'espère retrouver ma jovialité, mon insouciance d'autrefois. Pourtant j'ai vécu des périodes sombres, qui ont duré qui m'ont marquée : j'ai survécu, mais je le sens encore de temps en temps ce creux que le rejet et l'exclusion ont laissé en moi.

L'amour l'a comblé petit à petit ce creux. Les amis, le copain, la famille. Il me reste juste une petite cicatrice, elle se voit à peine et je vis très bien avec.

Alors pourquoi est-ce que je continue de me plaindre, pourquoi est-ce que je raconte ça, encore et encore ? Peut-être pour me prouver que maintenant j'assume, que j'ai confiance en moi.

Laurène Glardon

la barque

C'est fini.

J'emporterai avec moi des échantillons d'amertume, collés à moi, comme des vagues d'ironie qui risquent d'entraver définitivement l'envol de cette chétive barque au large.

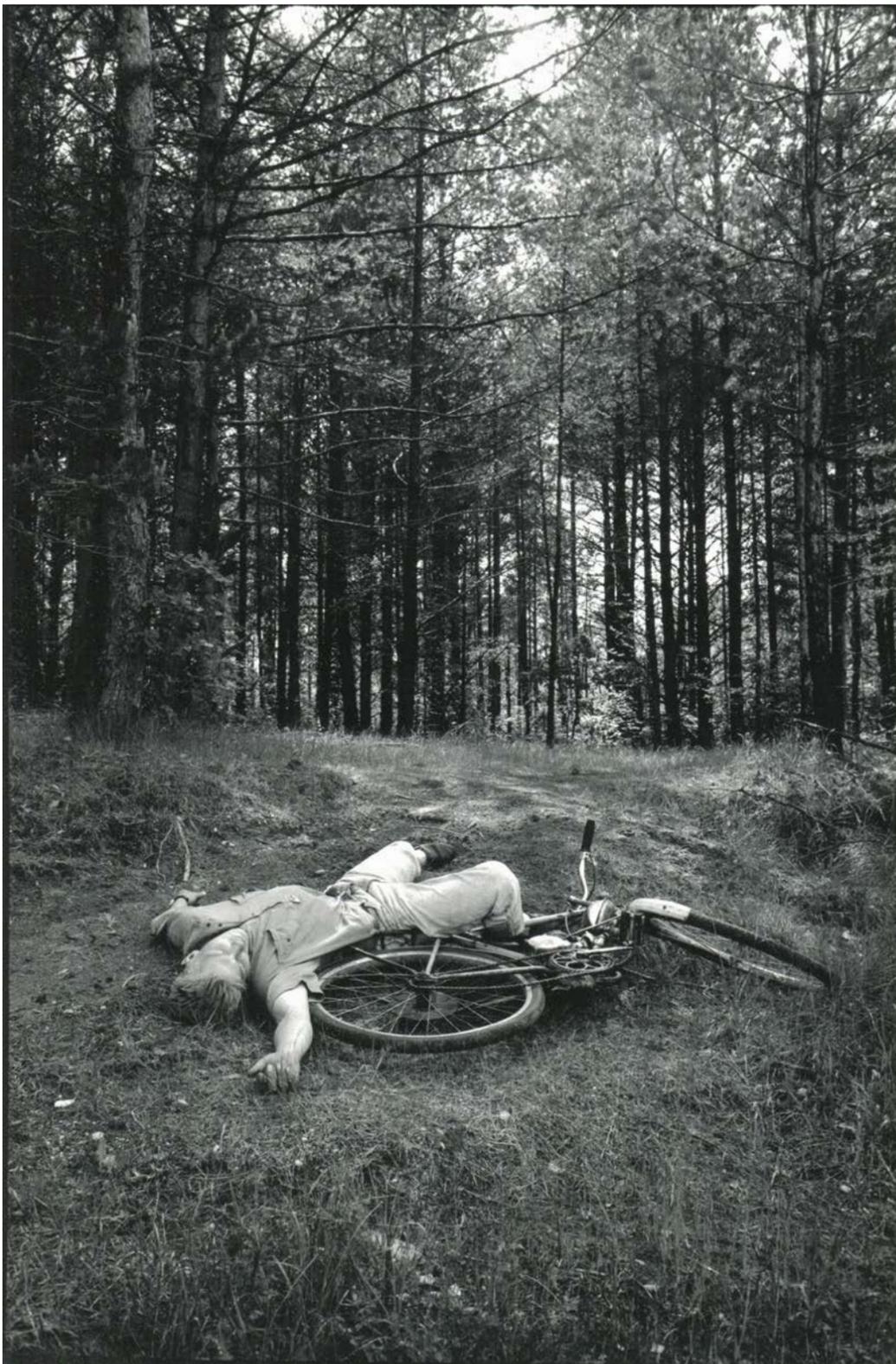
Mais cette barque ne partira jamais, n'est-ce pas ?

Echouée sur le rivage, sans un regard, sans un mot, côte à côte, sans nous toucher, sans un geste je le *sens*, nous la regarderons s'enfoncer.

... Peut-être finirons-nous dans une caresse, à nous prendre parmi les débris de sable, oublieux de l'épave, des décombres évanouies sous nos pieds.

Delphine Montial

textes libres



©Yves Leresche

évasion

Brise estivale,
Flots apaisants.
Lumière qui s'éteint,
DouceMENT, glissant
A travers les rides des vagues
M'entourant.

Je marche dans l'eau claire.
Une étrange atmosphère.
Le calme du soir me gagne,
Le vent frais m'apaise.
Paradis de campagne,
Magie entre ciel et terre.

Julie Coq

vol d'oiseau

Le froid d'hiver se faisait sentir,
il était temps pour nous de partir.
J'ignorais ce qui m'attendait,
mais il le fallait pour survivre.
Mes frères m'en avaient tant parlé,
mais je ne pouvais m'empêcher de frémir.

Et c'est ainsi que, pour la deuxième fois,
mes ailes s'ouvrirent dans le ciel
afin que je m'envole au loin.
Pluies, vents et tempêtes,
tant d'épreuves qui ont permis
au petit oiseau que j'étais de grandir.

Cristina Goretti

gravissement

Que le monde est vaste !

Sous le poids du constat
Lâcha son fardeau.

Tout est obstacle.

Gravillons du chemin assemblés formaient montagne
Montagne les pensées une sur l'autre entassées
Vent le pliant, poids sur son dos, montagne d'air
Au loin l'horizon la forêt montagne de bois
Devant lui montagnes de doutes.

Que faire à mi-chemin ? Rebrousser route ?
Non – ne peut être refait ce qui a été.

Poursuivre et savoir : montagne gravie, surgissement d'un nouveau mont.

Là-dessus reprend son fardeau
Et marche
Fourmi.

Natacha Chimienti

cigales

Tschtschtschtsch
Midi, le soleil, la chaleur
Les cigales chantent, l'air vibre
Tschtschtschtsch
Amour, ivresse et bonheur
Près de l'onde, couchés, ils sont libres

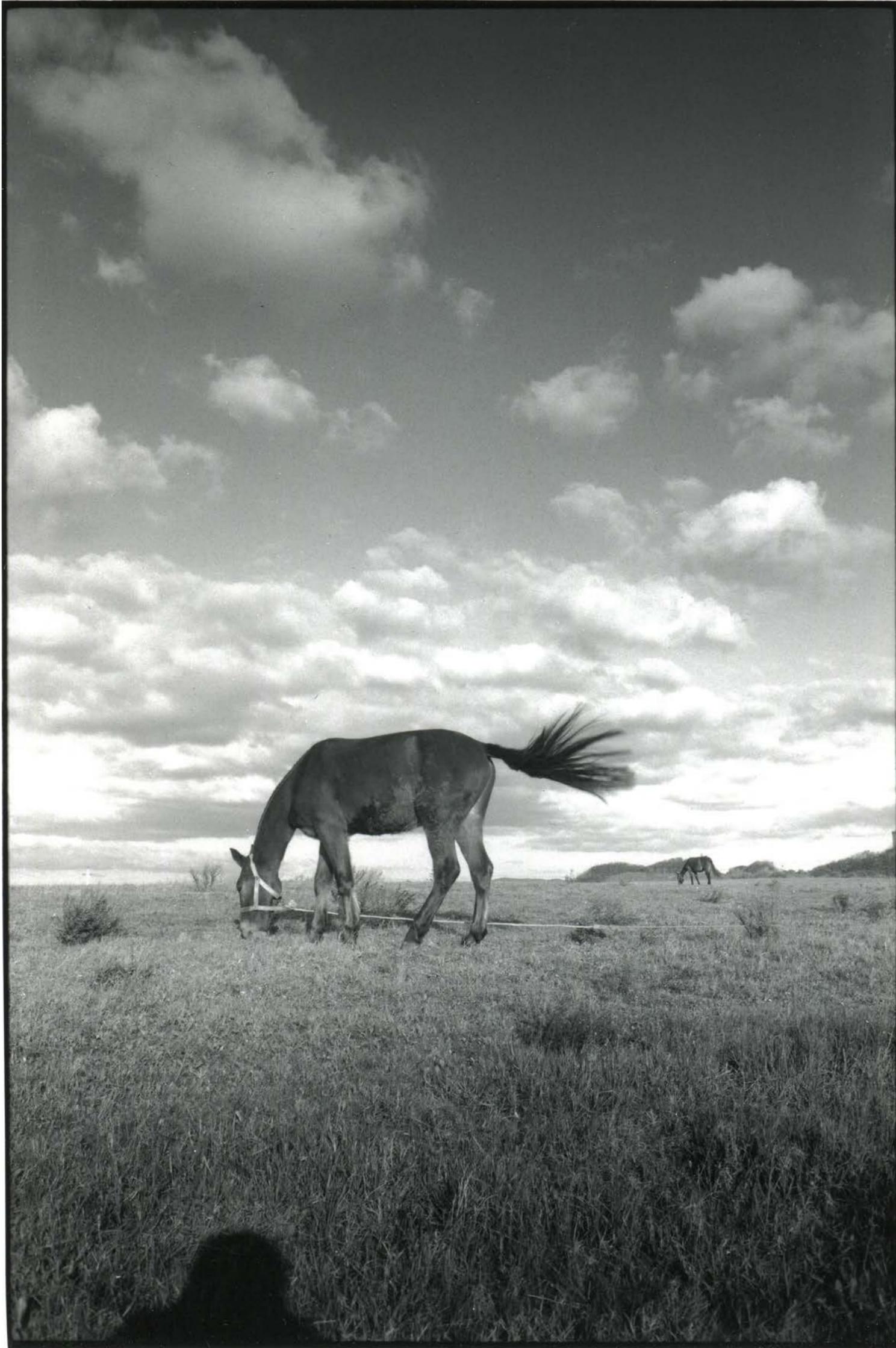
Tschtschtschtsch
Ils s'étreignent et s'enlacent
De leur passion jamais ne se lassent
Tschtschtschtsch
Le ciel bleu sans nuage
Et pourtant... au loin gronde l'orage

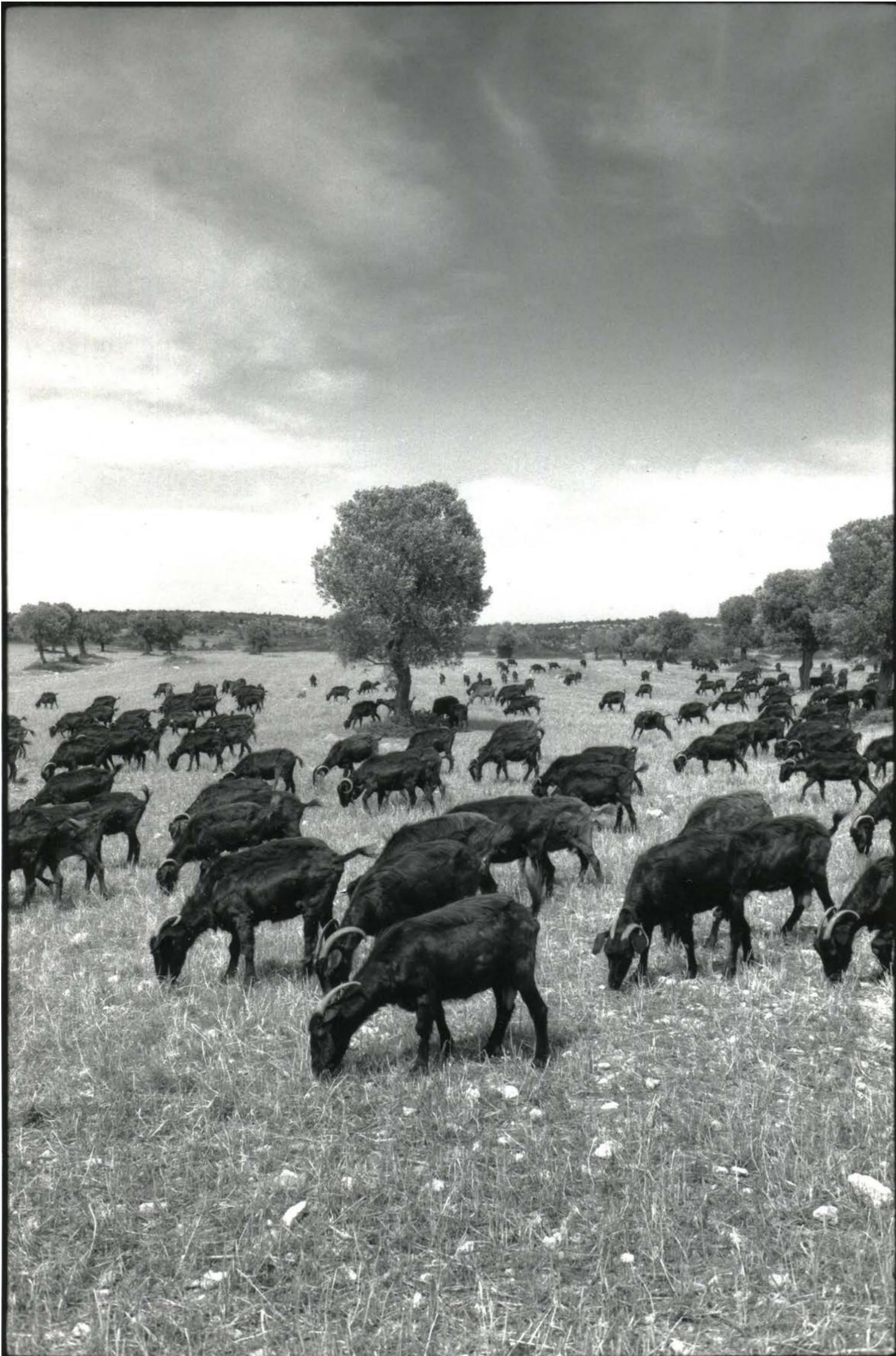
Tschtschtschtsch
L'épée dans la mort les a scellés
Tous deux dans un sommeil éternel
Tschtschtschtsch
C'est la passion et le désir charnel
Qui à leur perte les ont menés

Tschtschtschtsch
La tempête se lève, ils sont pris au piège
Pointés du doigt, condamnés à errer
Tschtschtschtsch
Jugés et méprisés pour ce sacrilège
Les voici maudits et damnés

Tschtschtschtsch
Au pied d'un arbre, enlacés
Leurs deux corps gisent
Tschtschtschtsch
Leur sang a coulé et giclé
Tachant l'arbre et la carapace de la cigale grise

Kaiyou





réflexion céleste

S'asseoir dans l'herbe
Regarder les étoiles
Cet infini sombre et sans fond
Me pousse chaque fois à me remettre en question.

Quelle petite place nous prenons !
Plus de contrefaçon.
Déposée comme des grains de sable
Dans un sablier aux contours vagues.

Identités insignifiantes dans un univers tournoyant
Rien n'importe dans ce trou béant.
Néant.

Planète qui tourne au milieu de ces perles célestes
Temps qui passe, souvenirs qui restent.
Je reste là, seule, à contempler,
Ces merveilles qui là-bas ont peut-être cessé de briller.

Julie Coq

trek calvaire

35° à l'ombre
Pas d'ombre
Le soleil tape sans pitié
Mon sac me pèse
Pas de cheval pour me le porter
Je porte et supporte aussi la douleur
Elle me tient depuis ce matin
Elle me tient aux tripes
Deux doses de Dafalgan n'y ont rien changé...
Je dois continuer d'avancer
Dix jours de trek dans les jambes
Des heures de marche derrière moi
Encore des heures de marche devant moi
Pliée en deux à cause de la douleur, le souffle coupé...
Je dois continuer à avancer
Je monte, péniblement
Tandis qu'une rivière à mes côtés descend
Je cesse de lutter
Je n'en peux plus...
Je dois continuer d'avancer
Je suis à bout de force
La nature elle est puissante
Je la laisse me porter
J'arrête de lutter contre la douleur
Je me détends, la laisse passer
Au cours de l'eau, au bruit des feuilles
Je m'isole, je ne suis plus moi
Je m'abandonne, lâche prise
Je laisse le courant me bercer
Emporter la douleur
La rouler comme elle roule ces galets
Je ne sens plus rien, je ne me sens plus
Plus que mes pieds qui avancent
Poussés par le vent
Qui fait tinter les feuilles sèches...
Je continue à avancer
Je ne suis plus moi
Plus qu'un bout de nature
Je suis paysage, je suis la rivière
Les animaux ne me fuient pas
Je suis comme eux
Je marche à leur côté
Je ne me sens plus
Mais je suis moi
Enfin en harmonie
Avec la Nature.

Laurène Glardon

le haiï ku



©Yves Leresche

Jeu d'enfant
L'armoire et la petite
Joue, cache-cache

Onde noire
Les cheveux dansent
Danse la Tzigane

Roule et rebondis
Galet
Remous de rivière

Entremêlé, élané
Solide et fière ramure
Stature de l'arbre

Colonnes alignées
Palais de rêve
Rêve d'été

Tel le moineau
Profiteur
Mange nos miettes

A moitié pleine
A moitié vite
La poubelle toujours avide

Ombre sur moi
Ombre de mort
Ombre d'oiseau de proie

Pas à pas
On n'avance pas
Toujours tout droit

Dur, violente pénétration
L'enfant reste
Que les larmes et le sang

La neige
De son blanc linceul
Couvre les oiseaux disparus

Seule utopie douce
On veut garder
Les rêves d'enfant

Brindilles après brindilles
L'oiseau patient
Construit son nid

Il attend, sans bouger
Hôte d'une nuit
Chaleureux lit

Laurène Glardon

hirondelle

Belle, belle, est
L'hirondelle, chante
Sous la grêle

amour

Amour silencieux
Amour douloureux
Amour destructeur

passion

Passion noire
Passion éteinte
Le soleil brille

souffrance

Souffrance partout
Souffrance injuste
Joie égoïste

Cristina Goretti

tentative japonisante de haïku

La plume, une ligne, un trait
La feuille, l'encre coule
Je crée

Joyeuse et joueuse
Séduisante et omniprésente
La Faucheuse

Malheureux, enfermé, esseulé
Le chant s'est tu, la cage est fermée
Kotori¹ maintenant est prisonnier

Tapis entre les ombres tu guettes ta proie
Moustaches au vent, queue frémissante
Tora tora tora² !

Qui est-ce ? On dirait moi
Moi hors de moi
Un autre, je vois

Dans ses bras elle berce l'enfant
Son visage pâle tourné vers lui
Vers ce fils de l'avortement

Virginité, trésor gardé
Précieux et caché
Entre ses jambes fermées

Danse folle ballet endiablé
Musique sourde et rythme saccadé
La mort

Petite, fragile et menue
Souricette tu danses
Entre les pattes du chat

Danse d'amour et de séduction
Caresses sensuelles et union
Deux escargots

Goutte d'argent à son oreille pend
Goutte de soleil entre ses seins émerveille
Goutte de pluie ses cheveux habille

Frivole feuille d'automne dans le vent
Vole et virevolte doucement
Et finis écrasée sous mes souliers.

Kaiyou

¹ Petit oiseau en japonais.

² Tigre, tigre, tigre, en japonais.

brins de conscience

J'ai la conscience du brin qui tombe.
Chaque brin, même le plus petit.

Je les entends suinter.
Je les vois s'estomper.
Je les sens se disloquer.

Pourtant toujours ils m'échappent.

Delphine Montial



DR

Le persil journal, numéros 62-63, décembre 2012

Photographies : Yves Leresche

Réalisation : Dominique Brand

Avec le concours de l'Association des Amis du journal *le persil*

Les auteurs gardent tous leurs droits sur les textes et les images

© pour le journal *le persil*

Marius Daniel Popescu

Avenue de Floréal 16, 1008 Prilly, Suisse

Tél : +41 21 626 1879

E-mail : mdpecrivain@yahoo.fr

Abonnement, 12 numéros : CHF 55.-

Compte postal : 17-661787-4

Association des Amis du journal *le persil*

Président : Daniel Rothenbühler

Vice-président : Louis-Philippe Ruffy

Secrétaire : Daniel Vuataz

Caissier : Daniel Kamponis

E-mail : lepersil@hotmail.com

Compte postal : 17-743406-0

Ce numéro double a été publié avec l'aide de :

PRO HELVETIA fondation suisse pour la culture, du CANTON DE VAUD / Suisse,
de LA LOTERIE ROMANDE / Suisse et du POUR-CENT CULTUREL MIGROS / Suisse.

Imprimé en Roumanie par S. C. Tipotex S. A. **Tirage : 1000 exemplaires.**